

# HOMELIES ET LETTRES DE SAINT COLOMBAN \*

Transcrites par Stéphane Garnot pour le « Feuillet Sainte Anne » avec l'autorisation de Jozeb Ar C'halvez (d'éternelle mémoire) en date du 6 août 2004, et celle du père Quentin de Castelbajac pour les homélies parues dans la revue « La Voie Orthodoxe », de l'Église Russe Hors Frontières.

## HOMELIE n°2 - LE COMBAT SPIRITUEL -

Dans le précédent entretien, la grandeur des profondeurs de Dieu a, pour ainsi dire, été possédée en avant-goût. Avec l'honneur qui lui est dû, elle a été implorée plus qu'annoncée. Cette inexplicable qualité de Dieu est, en effet, davantage à mesurer qu'à prêcher. Excepté pour ce qui a été dit par la loi, les prophètes, l'Évangile ou les apôtres, il faut garder un silence profond sur la Trinité. Il faut croire à son sujet, le témoignage de Dieu seul. Il l'a donné à son sujet, par Lui-même ou par un ange, dans la loi, les prophètes, l'Évangile, l'apôtre dans l'Esprit, à chaque être spirituel. Mais l'argumentation humaine, l'habileté, ou quelque sagesse orgueilleuse, malsaine même sur la nature du monde, doivent être tenue pour sacrilège et impie au sujet de Dieu. En effet, je le demande, frères, ces hommes vains, extrêmement méchants et impies ne se connaissent pas eux-mêmes, ou ne savent pas pourquoi ils vivent et ne peuvent non plus citer les autres créatures, ni en suivre la moindre étendue. Où peuvent-ils avoir connu le Dieu invisible, la Trinité éternelle, étreignant tout, au-dessous, au-dessus, à l'intérieur de tout ? Même au-dessus du niveau requis pour la discussion, ils ne peuvent donner une définition finie de Dieu, aussi longue soit-elle. Avec l'honneur qui leur est dû, confions ces choses au silence puisqu'elles sont inexplicables et commençons à parler d'une chose qui est manifeste et agréable au Dieu ineffable. Sans audace, comme les autres, pour qui nous devons rougir, scrutons des choses aussi élevées, selon cette parole du sage : « Ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces. » (Ecc. 2, 22). Prêchons plutôt pour l'édification de nos âmes. N'osant pas, en ce début, poser nos propres fondements, nous avons cherché l'autorité d'un plus grand maître, c'est Saint Fauste (nom latin de Comgall ou Fauste de Riez), dont la doctrine est très lumineuse et très raffinée. Nous avons choisi quelques unes de ses paroles, qui conviennent assez pour commencer notre travail. Il nous a enseigné les recommandations que nous voulons donner, lorsque nous nous étions confiés à ses soins, bien qu'indignes.

Comme il est mon ancien dans le temps, les mérites et la connaissance, qu'il parle d'abord pour ma défense, qu'il attaque les ignorants et les dégénérés.

Il dit : « *Le laboureur de la campagne cultive la terre et prépare son champ pour l'ensemencer* », mais il ne pense pas qu'il lui est suffisant d'avoir fendu cette terre avec un soc robuste et d'avoir amolli les mottes dures par des labourages fréquents. Il est, en outre, soucieux de nettoyer ce champ des herbes stériles, de le débarrasser des déblais nuisibles, d'arracher et d'arrêter la croissance des épines et des racines, sachant que cette terre ne produira jamais de bons rejetons sans la nettoyer de ses mauvaises herbes. Il pense que cette parole prophétique s'adresse à lui : « *Renouvelez vos jachères, ne semez rien parmi les épines* » (Jérémie 4, 3). Combien plus devons-nous nettoyer le champ de notre cœur des pressions nuisibles des vices, et croire qu'il n'est pas suffisant pour nous d'affaiblir l'argile de notre corps avec la peine des jeûnes et des vigiles. Nous devons nous appliquer tout d'abord à corriger nos vices et à former nos caractères, nous qui croyons que l'espérance de moisson est en réserve non pas sur la terre mais au ciel. Appliquons-nous donc par-dessus tout à déraciner les vices et à planter les vertus. « *Déracinons l'orgueil et plantons l'humilité. Arrachons la colère, répandons la patience. Élaguons l'envie, plantons la bienveillance* » (Pénitentiel de Venian, 29). Mais si la chaire est épuisée et que l'âme ne porte pas de fruit, ceci ressemble à un champ labouré sans arrêt, où la récolte ne pousse jamais, ou encore à une statue façonnée en or à l'extérieur et en argile à l'intérieur. « *Pourquoi, en effet, serait-ce utile de renforcer les murs d'une cité à l'extérieur, alors qu'à l'intérieur elle serait en ruine ?* » (Pseud. Euch. Lyon P.L. 50 850 C, D et Cassien Conf. 1, 2 et 4). Comme si quelqu'un labourait son vignoble à l'extérieur et sur le pourtour, en le laissant inculte à l'intérieur, abandonné aux épines et aux chardons. A quoi sert la religion de l'homme externe si elle n'est aussi appliquée à une amélioration de l'homme intérieur ? Elle peut être perfide et voleuse, elle est fausse et hypocrite, cette personne qui manifeste une qualité dans sa conduite et une autre dans son caractère. Ne soyons pas comme des « *sépulcres blanchis* » (Mat. 23, 27), appliquons-nous à nous présenter élégants et ornés intérieurement et non extérieurement. Car la vraie religion réside dans l'humilité, non pas du corps mais du cœur. Où est donc l'autre lieu où Dieu habite, si ce n'est dans le cœur de l'humble véritable, selon cette parole d'Esaië : « *Mais celui sur qui je jette les yeux, ou chez qui je me reposerai, n'est-ce pas le pauvre et le cœur brisé qui tremble à ma parole ?* » (Esaië, 66, 2). Celui qui désire être la demeure de Dieu devrait s'efforcer de devenir humble et paisible. Qu'il soit connu comme adorateur de Dieu, non à cause de ses bavardages parce que la chair fluctue, mais par son humilité réelle. La bonté du cœur n'a, en effet, pas besoin d'onctions fictives de mots. Une religion colorée des prostrations du corps est donc vaine, comme la seule

mortification de la chair et la dévotion vide de l'homme extérieur, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'une modération fructueuse de l'âme. A quoi sert-il aux passions d'être assaillies par un esclave quand il se trouve qu'elles sont en paix avec le Maître ? Donc, de peur de travailler sans fruit, prenons de la peine afin d'être libéré de nos vices avec l'aide de Dieu et, par la suite, ornés de vertus. Purifions-nous aussi profondément que possible de chaque souillure des vices, de l'orgueil d'abord, de la malveillance, de la colère, du blasphème, de l'injustice, de la méchanceté, de la tristesse, de la vaine gloire, de la cupidité, de la malice, de toute amertume. Pussions-nous être possédés par l'humilité, la douceur, la bonté, la bienveillance, la sobriété, la piété, la justice, la joie et l'amour.

Mais que faire ? Nous énumérons ces vertus comme si elles étaient toutes semblables. Comme si elles étaient impuissantes, nous les laissons incultes et mêlées. Nous sommes enchantés en les lisant, distraits en les exposant. Est-ce que nous serons sauvés en entendant ce que nous reconnaissons ne pas avoir en nous ? Tirerons-nous profit de la lecture constante de ce qui est chassé lentement de chez nous ? Un homme nettoiera-t-il sa maison de toute sa malpropreté seulement par la conversation ? Enlèvera-t-il des tas entiers de gravats sordides par un simple discours ? Quelqu'un peut-il, sans transpiration, accomplir même ce qui se rapporte à la vie quotidienne ? Pendant que nous assainissons la maison de l'homme intérieur, nous avons besoin de patience, d'attention, de peine et de zèle infatigables, afin de montrer la patience dans les préjugés, de l'attention dans la foi, de la peine dans les œuvres, du zèle pour le progrès. Nous sommes rarement vainqueurs, souvent égarés, rarement éclairés. Alors qu'est-ce qui nous aidera, puisque nous sommes des combattants faibles et ignorants, dont les armes se retournent contre nous ? (Césaire d'Arles Serm. 196,1). Il n'y a pas de mérite à entendre, mais à accomplir. Car la loi ne sanctifie pas en écoutant, mais sans aucun doute en l'exécutant. Chacun devrait honorer le Seigneur, non seulement par des paroles et l'œuvre corporelle, mais aussi par la maturité des mœurs et la pureté du cœur. Et qu'il ne soit pas dit de nous : « ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. (Mat. XV,8). Mais quand vous entendez parler de guerre croyez en ces plaies et disparaissez en fuyant. Si chacun peut goûter la paix de la part des sept nations hostiles qui l'attaquent, qu'il reste prêt et ne cesse de lutter jusqu'à ce qu'avec l'aide de Dieu et une lutte virile, il affronte le roi de gouverneur de sept nations. « Nul, en effet, n'est couronné, si ce n'est celui qui a légitimement combattu » (2 Tim. 2, 5). Personne ne lutte légitimement dans le premier combat. Nous devons donc d'abord lutter, puis tenir et nous appliquer à la guerre pour, plus tard, pouvoir combattre convenablement. Faisons-le aussi pour mériter d'être couronnés. Comme nous sommes préparés et armés, de la même façon, chaque jour, luttons contre nos ennemis pour tourner nos armes nous pas contre nous-mêmes, mais contre eux.

Avec la grâce de Dieu, une longue expérience de la guerre nous l'apprendra, par notre Seigneur Jésus-Christ, à qui est l'honneur, la gloire et la puissance pour les siècles des siècles. Amen !

\* traduites d'après *Sancti Colombani Opera*, Walker, Dublin 1970.

